

lieu du Quartier St. Louis qui se trouve au N. E. du milieu de la rue des Allemands et dans cette partie du Quartier St. Jacques qui se trouve au S. O. du milieu de la rue Amherst).

Californie.

Grande conflagration !

On a en l'obligeance de nous communiquer, ce matin, le numéro du 4 Mai de l'Alta California. Il contient l'affligeante nouvelle d'un incendie dévastateur qui avait consumé, ce jour là même, une partie de la ville de San Francisco. La conflagration a couvert de cendres une étendue trois fois aussi considérable que lors de l'incendie du mois de décembre dernier. Trois cents édifices sont devenus la proie des flammes. La perte de la propriété est estimée à environ quatre millions de piastres. Il ne nous est pas possible de donner aujourd'hui de plus longs détails.

Correspondance Lyonnaise.

Lyon le 1er Juin, 1850.

M. l'ÉDITEUR,

Enfin nos rouges ont caponné ! Pardonnez moi cette étrange expression, mais chez nous elle est trivialement énergique. Oui, Monsieur, l'encre a été grande, très grande, chez eux déteint immédiatement une insurrection, mais ils n'ont pas osé ; en présence des apprêts formidables de l'autorité militaire et de l'union énergique de tous les partis modérés, ils ont jugé convenable de remettre la partie à une autre fois. Beaucoup d'entre eux aiment mieux passer pour lâches aux yeux de leur public à eux, plutôt que de perdre la vie ou la liberté. C'est pourtant bien dommage, parceque l'armée était disposée à leur donner une victoire complète, et je crois que de longtemps on n'en aurait entendu parler. Pour votre grande édification vous ne savez sans doute pas quel est le cri de guerre de nos fameux démocrates rouges, socialistes, communistes, etc., etc. Ce cri qui chatouille agréablement les oreilles de nos ennemis est celui-ci : Périssent la France et vivent les révolutions ! Ceci est beau, très beau de la part d'individus dont pourtant un sang français circule dans les veines ! Périssent la France, c'est à dire périssent tout ce qu'il y a de plus auguste, de plus puissant et de plus respectable, pour que ce cri soit suivi de près par celui-ci : Périssent la religion, périssent les prêtres ! vive l'enfer ! et la gloire aux assassins ! Non, Messieurs les anarchistes, la France ne périra pas. Dieu ne voudra pas que ce noble pays devienne la proie des peaux rouges de tous les partis révolutionnaires ; Dieu ne voudra pas que vous portiez atteinte à la religion de cette belle nation ; cette satisfaction ne vous sera jamais accordée. La patrie des Bayard, des Turenne, des Condé, des Duguesclin, des Villars, des Sancerre, des Vauban, des Bugeaud et même de Changarnier ne voudra jamais de cette horde infâme, et si la lâcheté s'empare de tous les esprits civils animés de bons sentiments, eh bien ! Pèpée, la terrible épée française nous sauvera ; elle se posera devant les contempteurs de la civilisation et lui dira bien haut et bien ferme : halte là, on ne va pas plus loin ! Et des millions de voix diront en cœur : Vive la France et périssent les révolutionnaires, et ce chant glorieux sera le prélude de ce concert unanime : Vive la religion ; honneur et gloire à la croix !

En France, tant que nous verrons le prêtre et le soldat, nous ne désespérerons pas de notre avenir, car quoiqu'il en disent certains esprits électro-démagiques, ces deux caractères bien différens l'un de l'autre sont la personnification de la gloire et de l'honneur français. En 1793 lorsque des avocats sans cause, des médecins sans clients, des négociants faillis, des écrivains obscènes, des perruquiers beaux parleurs, des savetiers ivrognes et des chiffonniers dépravés envoyaient à l'échafaud tout ce qu'il y avait en France d'hommes honnêtes et distingués ; lorsque toutes les qualités brillantes qui valent à ceux qui les possèdent la vénération des gens de cœur, étaient devenues des titres à la proscription ; lorsque les bandes avides de l'armée révolutionnaire promenaient sur notre sol le pillage, l'incendie et la mort, l'honneur français s'était réfugié l'un aux frontières dans les rangs de ces braves soldats, qui, pieds nus et sans pain, défendaient notre sol et empêchaient à l'Europe coalisée d'entrer en France, et l'autre, obligé de se cacher et de fuir pour éviter l'échafaud, s'introduisait dans les pauvres chaumières, consolant les affligés, visitant et soignant les malades, secourant les malheureux malgré son état si précaire du moment, et à tous donnant des paroles de confiance et d'encouragement à l'avenir ; manquant souvent du strict nécessaire, mais toujours heureux au milieu des tribulations, parlant sans cesse des devoirs d'un chrétien et d'un français, tandis que les proconsuls, les séculiers grandioses de la terreur se gorgeaient de sang et d'or, recherchaient les suspects et fournissaient matière à de honteuses pages pour notre histoire si belle sous tous les autres rapports. Le moment viendra où le prêtre et le soldat prouveront qu'ils sont toujours les dignes héritiers de leurs ancêtres, l'un comme pacificateur et fondateur de la société, et l'autre comme vengeur terrible des opprimés et soutien de la religion et de la patrie. Nos journaux rouges sont bien logiques avec eux-mêmes quand, chaque jour, ils vont fouiller dans tous les pamphlets, tous les mauvais livres, toutes les brochures pour inventer quelque nouvelle calomnie contre le prêtre et le soldat. Ils savent bien que si, à force de mensonges odieux et absurdes, le tout enduit d'un style ampoulé, avec accompagnement de grands mots, ils peuvent venir à bout de faire tomber ou déri-

sion les deux personnifications de la vie, Je l'autorité et de la gloire française, ils pourront plus facilement anéantir notre société. Plusieurs fois j'ai voulu faire l'effort de lire pendant quelque temps ces feuilles périodiques, mais chaque fois, dominé par l'indignation, à la lecture de tant d'absurdes calomnies et d'obscènes fausses-révélation, je froissais avec honte de pareilles lignes et j'en faisais la proie des cendres, Dieu merci, ces journaux ne sont pas bien nombreux, parce que tôt ou tard le bon sens public en fait justice.

Notre Assemblée a soutenu un grand combat parlementaire pendant la semaine qui vient de s'écouler. Nos plus grands orateurs se sont mesurés à l'égard de la loi électorale. Le bon droit, la vérité et la justice étaient représentés par Messieurs de Montalembert, Berryer et Thiers, les trois premiers orateurs de l'Assemblée. L'insurrection et la démagogie étaient personnifiées par Messieurs Victor Hugo, Jules Favre, Pierre Leroux etc. Que pourrais-je vous dire des trois premiers orateurs qui se sont élevés jusqu'aux régions les plus hautes de l'éloquence et de la vérité ? Les colères de nos montagnards démagogues ont été grandes, leurs rugissements ont été furieux, mais jamais peut-être ils n'étaient arrivés au degré de rage dont ils ont donné le spectacle à propos du discours de M. Berryer. Il est vrai que M. Berryer a été bien dur envers eux et leurs prédécesseurs, mais il a été logiquement vrai. Les montagnards ont prouvé, une fois de plus, que toute vérité n'est pas bonne à dire !

Après son discours apostat sur la révolution romaine, M. Victor Hugo ne pouvait plus descendre. Il est donc resté digne de lui-même ; il n'y a donc pas de plus sévère jugement à porter sur cet homme qui a chanté et flûté toutes les puissances depuis Napoléon jusqu'à Louis Philippe, et aujourd'hui celle de tous les vagabonds et de tous les condamnés dont il proclame la souveraineté électorale inviolable ! Le masque est tombé, il ne met pas d'artifice dans ses apostasies, il chante la carnagiale comme s'il n'avait jamais fait autre chose de sa vie. Messieurs Cavaignac et Lamartine, aussi mauvais que lui y mettent un peu plus de modération et d'artifice, mais qui au fond osent dire que ces hommes n'ont pas passé à l'ennemi ! Nous touchons à une de ces grandes époques critiques où va être prononcé un jugement dernier sur les méchants ; le triage se fait sous nos yeux, sachons choisir notre place et surtout défions nous des traitres.

J'allais oublier de vous mentionner que le discours de M. Thiers avait été interrompu par une comédie assez burlesque. Voyant que par l'absence des représentants montagnards n'avaient produit aucun effet sur la droite et le centre, ils ont inventé de chercher à émonvoier par la retraite. Furieux de voir Jérôme Bonaparte frappé de la censure, ils se sont levés en vociférant, en trépanant des pieds et des mains et ont quitté la salle en disant qu'ils n'étaient plus représentants. La majorité à couvert cette retraite de ses applaudissements les plus vifs et les plus prolongés ; les tribunes elles-mêmes applaudissaient. Un grand nombre de voix criaient : Partez ! Partez ! et surtout ne revenez plus ! Mais nos désintéressés rouges jouaient la comédie. Ils sont aussitôt revenus en masse, les uns par une porte, les autres par une autre ; leur valeureux héros n'a pas pu résister aux 25 francs par jour ! O électeurs des listes rouges, comptez sur le stoïcisme de vos élus ! Comptez sur leur abnégation en faveur de leur parti et de leur pays !!!

Maintenant, Monsieur, quelques mots sur mon opinion sur la réforme électorale. Selon moi, la nouvelle loi électorale présente incontestablement quelques avantages, une amélioration réelle au système établi par la législation précédente, mais si j'espère qu'elle sauvera le pays je serais dans l'illusion. La loi serait-elle plus restrictive encore quelle ne le soit maintenant ? L'Assemblée modifiera, corrigera, reformera tant qu'il lui plaira et aussi longtemps qu'elle voudra faire des lois, nous aurons un peu plus tôt, un peu plus tard des assemblées de brouillons ou de factieux. L'histoire de nos trente cinq dernières années est là pour leur instruction et pour la nôtre. On pourra bien pour la 1re, 2de et 3me fois obtenir un succès satisfaisant, mais au bout de peu de temps l'arbre, après la fleur portera son fruit, fruit de la mer morte, stérile, fumeuse, plein de tristes cendres. Je me souviens et surtout attends beaucoup du temps et de la providence, mais tous les gens sensés devraient se persuader que des institutions révolutionnaires ne sont pas faites pour notre nation si turbulente. Si la religion gardait tous les cœurs, nous pourrions porter bien des libertés, mais sans cette condition, toutes ces libertés seront toujours comme des armes données à un enfant ou à un insensé... Je ne vois qu'un remède, un seul, à tous nos maux, c'est le retour à la foi et à la sagesse de nos ancêtres. Nos grands parents, nos aïeux étaient moins heureux que nous parce qu'ils étaient fidèles aux maximes de la religion, et soumis à l'autorité ?

Depuis quelque temps déjà un grand travail s'opère dans les intelligences, le retour à la foi est sensible, on paraît comprendre que nos sociétés matérialisées par de faux principes portent en elles un germe de mort et que ce ne sera que quand la religion fleurira que nous serons tranquilles. Jusque là point de paix durable... La population de Lyon et notre brave armée ou garnison ont fait, le 24 mai, une belle réception à son Altesse Royale, le duc de Gênes. La tenue de l'armée était remarquable et surtout la foule s'est montrée respectueuse et sympathique à l'égard de l'auguste voyageur qui avait voulu demander l'hospitalité à Lyon. Le général Castellano a été bien vivement félicité de la solennité avec laquelle il a reçu S. A. Mais de sa part il n'y a rien qui puisse

surprendre ! Le duc de Gênes a emporté une noble idée de l'hospitalité de notre glorieux pays ; il redira au roi son frère que c'est encore en France, la nation très chrétienne, où l'on retrouve les sentiments les plus généreux et les plus chevaleresques. Dieu veuille que le témoignage solennel d'affection engage le roi Victor Emmanuel à tourner les yeux de notre côté, et à fermer les oreilles aux conseils d'une tourbe qui voudrait l'entraîner à la tête d'une faction révolutionnaire.

J'ai gardé le silence sur Rome et le Saint Père ; que pourrais-je dire après M. Balleydiér, dont vous recevez copie ci-joint ? Tout va bien à Naples, le roi Ferdinand est bûni de Dieu, son royaume est prospère. L'empereur d'Autriche chasse dans ses forêts ; la blessure du roi de Prusse va mieux et l'empereur Nicolas garde le silence. Demain dimanche, si le temps le permet, la procession de la cathédrale sortira pour la 1re fois depuis 1847. Elle sera protégée par la troupe de ligne et par la cavalerie. Je vous en parlerai dans 15 jours.

M. L. M. C.

Rome, 15 Mai 1850.

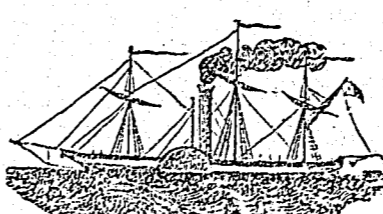
Un grand dîner offert par le cardinal Antonelli l'illumination de la coupole de St. Pierre, la bénédiction *ubi et orbi* donnée par le St. Père à St. Jean de Latran, la girandole du château St. Ange tirée en l'honneur de St. Pierre, voilà les principaux événements qui se sont passés depuis le départ de ma dernière lettre. Le corps diplomatique, les généraux et les principaux officiers de notre armée ont été invités au dîner du cardinal Antonelli qui en a fait les honneurs avec une grâce toute française. L'illumination de la coupole de St. Pierre présente un spectacle unique au monde et qu'il est impossible de décrire. C'est le changement des feux qui tout à coup, au son de la cloche, et en une minute, semblent incendier l'imposante édifice de la base à la croix. Comme toujours, la bénédiction *ubi et orbi* avait attiré, hier matin, une affluence considérable de fidèles sur la place de St. Jean de Latran. Une partie de nos troupes était rangée en bataille devant la façade de l'église, celles qui n'étaient pas de service s'étaient confondus parmi la foule compacte et serrée. C'est à midi que le Saint Père, entouré de ses cardinaux et porté sur son trône (la sedia) a paru sur le balcon de St. Jean de Latran. Le temps était sombre, les diamants de la tiare, formant une auréole au front du pontife, resplendissaient comme un soleil. A la vue du St. Père, un profond silence s'établit parmi le peuple qui tomba comme un seul homme à genoux sous la main suprême qui s'appuyait à la bénir. Alors Pie IX dominant seul du haut de la sedia cette foule innombrable, silencieuse, recueillie, le front courbé, lut dans un livre qu'un évêque à genoux tenait ouvert sous ses yeux, les prières consacrées à cette importante cérémonie ; puis s'élevant sur son trône, il ouvrit les bras, les étendit de droite à gauche comme pour embrasser l'univers, et levant ses mains au ciel, traçant dans les airs le signe de la redemption, il prononça d'une voix inspirée la formule de la grande bénédiction. Après cette bénédiction annoncée à Rome par 24 coups de canon tirés par notre armée placée en batterie sur la place même, un cardinal jeta dans l'espace une copie de l'indulgence plénière accordée aux assistants munis des dispositions nécessaires pour la recevoir. Cette copie, légère feuille de papier, jetée au vent, est tombée après avoir parcouru un certain espace aérien, sur le sac d'un caporal du 53e régiment de ligne. Celui-ci s'est empressé de s'en emparer en disant : voici un souvenir de plus de ma campagne à Rome. Dans ce moment suprême, la vaste place de St. Jean de Latran, occupée par des troupes de toutes armes, de costumes de toutes formes et de toutes couleurs, magnifiquement encadrées par les montagnes de la Sabine, et ces ardeurs que notre grand écrivain, M. de Chateaubriand, appelle si pittoresquement des arcs de triomphe dressés pour porter les eaux du peuple roi, offrait un coup d'œil qu'on ne peut voir qu'à Rome. L'émotion était générale, immense ; un ministre protestant anglais, qui se trouvait près de moi, avait les yeux pleins de larmes. Dieu veuille, m'a-t-il dit, que la bénédiction de son vicarior porte bonheur au monde si profondément agité ! — Je renonce à vous décrire la magnificence de la girandole tirée dans la soirée du même jour, au château St. Ange ; figurez-vous un immense bouquet de perles et de diamants pressés dans les airs, et vous n'aurez encore qu'une idée bien imparfaite de la beauté magique de ce spectacle. La pièce principale était un temple élevé à la gloire de Pie IX et surmonté par les emblèmes de la religion. Au centre on lisait cette inscription en lettres de feu : — A Pie IX Souverain Pontife et régénérateur de la prospérité romaine. — J'ai admiré d'autres pièces inconnues en France, entre autres des soleils à rayons fixes et une course, une chasse de poissons. Cette partie du programme a fort divertit nos soldats. — Il y a cinq jours seulement que nous connaissons le résultat des élections du 28 avril. Le premier moment a été, comme vous le pensez, une déception ; mais comme toute chose peut avoir son bon côté, un grand nombre de personnes se sont bien vite consolées, précédant, avec une espèce de raison, qu'un temps où nous sommes, il nous faut des positions tranchées, nettes, claires et précises. L'élé du socialisme possède toutes ces conditions ; les honnêtes gens comprennent-ils enfin ? Leurs adversaires leur font beau jeu ; sauront-ils en profiter pour gagner la partie ? Les frères et amis de Rome ont célébré le triomphe d'Agathe. Une par des espèces de feux follets, jetés clandestinement dans le Corso par deux ou trois gamins nuyés. Nos soldats ont appelé cette démonstration : *fumée de cigarette*.

Les appréciations des journaux rouges relativement à la rentrée de Pie IX à Rome ont

donné un point de plus. Plusieurs Romains aveuglés par l'esprit de parti ont enfin ouvert les yeux à la lumière ; ils ont répudié une cause qui a recourus à tous les moyens et qui se sert indistinctement de mensonge et de calomnie. L'impudence des correspondants démagogues qui écrivent ou sont censés écrire de Rome que les illuminations de la réjouissance étaient nulles ou claire-semées, a donné la mesure de la bonne foi du parti révolutionnaire. — Nous attendons de jour en jour le brave général Gémran ; il retrouvera à Rome, soyez-en sûr, les sympathies et les affections qu'il a laissées à Lyon, adieu tout à vous.

ALPHONSE BALLEYDIÉR.

Nouvelles d'Europe



Le Cambria est arrivé à New-York le 23. En France, la loi électorale a été adoptée le 31 mai par l'Assemblée législative par 33 voix contre 24. et le 3 juin elle paraissait dans le Moniteur, revêtue de la signature du président de la République. Cette loi, à ce qu'il paraît, supprime trois millions d'électeurs.

Le Président a demandé pour sa liste civile un supplément de 3,000,000 de francs. Le commerce et l'industrie prenaient un essor encourageant, dû au maintien de la tranquillité.

La question grecque restait toujours sans solution définitive, dit le Corresp. du C. des E. U., Varsovie est devenue le point de mire des diplomates.

Le czar Nicolas y tient une espèce de congrès princier, dans lequel doivent se discuter les affaires de l'Allemagne. Nicolas est devenu, en quelque sorte, l'arbitre des ambitions opposées de la Prusse et de l'Autriche, et après avoir marché long-temps d'accord avec cette dernière, il se serait tout à coup retourné du côté de sa rivale, si l'on en croit les correspondances allemandes. Ce revirement aurait été opéré par les expéditions du prince de Prusse, qui en se rendant à Varsovie, avait annoncé de grands événements dans l'avenir très prochain. La Prusse une activité nouvelle dans ces armements, mais je persiste à ne pas plus croire à la guerre entre la Prusse et l'Autriche qu'à l'Angleterre et la France.

Lord Palmerston a consenti, dit-on, pour désarmer notre colère, à laisser à la Cour d'Athènes le choix entre la convention arrêtée par M. Drouyn de Lhuys à Londres et le traité imposé en dernier lieu, par M. Wyse. Notre cabinet veut le premier des deux traités purement et simplement, dans la crainte que le roi Othon ne fût, par faiblesse, ce qui plaira à l'Angleterre. Tel est le point auquel on est réduit ce jour-ci. Lord Palmerston cédera ; il a hâte de s'arracher du pied une épine que ses adversaires politiques cherchent, au contraire, à y enfoncer. L'affaire Franco-Grecque est, en ce moment, le bâton à l'aide duquel les torres anglais martyrisent le dos des whigs.

Extraits de Journaux.

(De la Minerve.)

REV.—Ce matin vers 4 heures le feu s'est déclaré dans une maison de la rue Notre-Dame, occupée par M. C. Beaty comme magasin de souliers et par M. McConkey, confiseur. Les flammes ont considérablement endommagé l'intérieur de la maison ainsi que le mobilier et les magasins, mais les pompiers qui avaient de l'eau en abondance arrêtaient bientôt leurs progrès. Les assurances de l'Edm et de l'Alliance auront à payer les dommages.

(Du Canadien.)

CHEMIN DE FER D'HALIFAX A QUÉBEC.—On sait qu'une députation à la tête de laquelle étaient lord Stanley, actuellement chef de l'opposition en Angleterre, et lord Montague, plus connu de nos lecteurs sous le nom de M. Spring-Rice, deux hommes d'état qui ont voyagé dans ce pays et qui prennent un intérêt particulier à ses affaires, demanda, il y a quelque temps, et obtint une audience du premier ministre, lord John Russell, à laquelle assistaient le comte Grey, ministre des colonies, et M. Labouchère, ministre du commerce. On ignorait quel avait été le résultat de cette entrevue jusqu'à ces jours derniers qu'un journal d'Halifax l'Anonican Recorder, a apporté la nouvelle intéressante, confirmée d'ailleurs par plusieurs lettres reçues en cette ville, que lord John Russell avait consenti au nom du gouvernement impérial, à garantir l'intérêt à 4 pour cent d'un emprunt de 3,000,000 de livres sterling, en addition aux £60,000 d'intérêts garantis, et aux dix milles de terre de chaque côté de route, concédés par les législateurs des trois provinces que le chemin doit traverser. Il ne tient donc plus qu'aux habitants de ces provinces, avec un peu de bonne volonté de la part de leurs gouvernements, d'assurer l'exécution d'un projet de prospérité incalculable. On propose, dans le journal précité, qu'un jour, dont il sera convenu, soit le 20 juillet prochain, il se tienne simultanément une assemblée dans chaque ville et village des trois provinces, pour manifester l'opinion publique à ce sujet et offrir l'aide et la coopération de tous dans une œuvre à laquelle tous sont intéressés. Nous applaudissons à cette idée, et nous regrettons que le temps et l'espace nous manquent aujourd'hui pour entrer dans quelques développements. Nous y reviendrons.

(Du Journal de Québec.)
CÉLEBRATION DE LA FÊTE NATIONALE.—Hier le 24 juin, jour de la Saint-Jean-Baptiste, cette fête a été célébrée avec une grande pompe à Québec. Malgré les pluies abondantes qui tombèrent la veille et toute la nuit, le soleil se leva radieux et semblait sourire aux appareils de fête, déployés partout, mais surtout aux domiciles devant lesquels la procession devait passer ; au mouvement des sections de la Saint-Jean-Baptiste à leur point de départ local, dont les chefs s'efforçaient à l'envi de former une colonne nombreuse et imposante ; et à la vue des groupes d'hommes, de femmes et d'enfants, des familles entières en habits de fêtes, décorés d'emblèmes nationaux ; les uns cheminant vers l'Esplanade, point de réunion générale des sections, pour delà marcher à la cathédrale, les autres se rendant tout droit au temple.

À 8 heures, les différentes sections étaient réunies sur l'Esplanade, drapeaux et insignes déployés, musique en tête ; peu après M. le commissaire-ordonnateur donna le branle à la procession qui se dirigea dans l'ordre du programme vers la cathédrale, où elle entra avec ordre et alla déposer ses bannières, ses hautes d'armes en faisceaux, le long des balustrades.

Une messe brève de Léré fut chantée en musique par MM. les élèves du Séminaire de Québec, sous la direction de M. Desane. M. le curé de St. Roch de Québec officiait, et sa grâce Mgr. l'archevêque assistait sur le trône ; le chœur était rempli d'un nombreux clergé. M. Taschereau, prêtre du Séminaire, monta en chaire, et fit un sermon bien propre à grandir le sentiment national qui faisait les frais de cette grande solennité. Nous regrettons de ne pouvoir livrer en entier ce sermon à la presse. En voici quelques mots que nous rapportons à peu près.

Après avoir prouvé que toute société, comme tout individu, doit avoir sa vocation, l'orateur examine quelle est la vocation de la Société de St. Jean-Baptiste.

Jetant un rapide coup d'œil sur l'histoire religieuse du Canada, il démontre que chaque fois que la religion catholique y a été menacée, Dieu lui a suscité des secours. Bien plus, en 1759, cette première de toutes nos institutions, la plus menacée en apparence, fut la première reconnue et protégée ; elle devient comme la pierre d'attente destinée à la reconstruction de notre nationalité.

Voilà qu'aujourd'hui un nouveau danger la menace. L'incrédulité, passée de mode en Europe et usée de ses excès, voudrait se renjurer sous notre beau ciel. Jusqu'à présent les dangers et les secours venaient du dehors ; maintenant que l'ennemi cherche à recruter dans nos propres rangs, n'est-il pas admirable de voir le peuple canadien se lever comme un seul homme, en un même jour, et courir avec ses drapeaux, ses emblèmes et ses chefs au temple de son Dieu, comme pour y protester qu'il regarde sa religion sainte comme la plus grande, la plus salutaire, la plus canadienne de toutes ses institutions ?

Voilà, s'écrie l'orateur, comment j'envisage la mission de la société de St. Jean-Baptiste. Pourrait elle en avoir une plus belle et plus noble, plus digne de la miséricordieuse protection que Dieu n'a cessé de donner au peuple canadien ?

Deux jeunes demoiselles, mesdemoiselles Caron, filles de l'hon. M. Caron, qu'accompagnait l'hon. M. Fiset, l'hon. M. Panet, ont sollicité pendant la messe, l'aumône pour les indigents. Le service divin terminé, la procession se reforma, et suivie par le corps de musique des élèves du Séminaire de Québec, elle se remit en marche, suivant son programme, dans la direction des faubourgs. Plusieurs décharges d'armes à feu se firent entendre durant la marche. Les fenêtres des particuliers étaient remplies de personnes accourues pour être témoins du passage des sections ; on agita des mouchoirs au bout du bras en signe de triomphe ; on répondait sur un instrument quelconque, à l'intérieur des maisons, à la musique du dehors. Ce n'était que démonstrations de réjouissance.

Revenu en dedans des murs par la rue de la Montagne, le cortège fit une pause à l'Archevêché, et le président-adjoint de la Société, l'honorable M. Panet, accompagna de M. le commissaire-ordonnateur et du corps de musique, entra dans la cour du palais, sur les degrés duquel Sa Grâce parut aussitôt accompagnée des prêtres de la maison, pour y recevoir les hommages de la société de la bouche de son président et entendre exécuter l'air national. La procession alla ensuite se débâter à la demeure du Président.

MARIAGES.

En cette ville, avant-hier matin, par M. Daudet, Louis-Octave Le Toumeux, Eccl., avocat, greffier de la Cour de Circuit de St. Hyacinthe, à Dolle. Marguerite-Comélie-Antoinette, fille aînée d'Amable Lafamme, Eccl. de cette ville.

Le 25, par Messire l'abbé, Frs. McDonald, Eccl., médecin de St. François de Lae, à Dlle. Maria, fille de Joseph McDonald, Eccl., ingénieur, dans le département des travaux publics.

A Béancour, district des Trois-Rivières, le 25, M. Auguste Quessel, marchand, de St. Jean Dorchester, à Dlle. Melanie Quessel, fille de feu le Dr. Charles Quessel, de Béancour.

DÉCÈS.

En cette ville, à Beaver-Hall Terrace, samedi le 22 juin courant, Marie-Hermine-Blanche, enfant de C. M. Delisle, Eccl., âgée de 9 mois et six jours.

A la Pointe aux Trembles, le 21 du courant, Demoiselle Monique Archambault, âgée de 65 ans et 1 mois, fille de feu Pierre Archambault, en son vivant, écuyer, capitaine de milice, de même lieu.

MEMENTO DE VISITE.

LES SEigneurs Les Curés trouveront à vendre à l'imprimerie des Allanges, LE MANUEL DE CEUX QUI VEULENT SUIVRE LES EXERCICES DE LA VISITE DES ÉVÊQUES. Ce petit opuscule sera du plus grand avantage à tous les fidèles en général. Ceux qui auront l'avantage de recevoir la visite épiscopale dans leur paroisse, seront donc bien de se le procurer pour leur propre utilité. Pour cela nous aurons soin d'en envoyer un certain nombre dans toutes les paroisses qui enverront la visite cette année. Le prix en est de deux centimes la douzaine et de six sols par exemplaire. C'est une bien faible somme pour un joli livret de 64 pages.

Jos. Rivet.